

A woman with long brown hair, wearing a white, flowing, long-sleeved dress, is floating upside down in the center of the frame. Her arms are crossed in front of her, and her legs are slightly bent. She appears to be in a state of weightlessness. Surrounding her are several sheets of paper, some of which are musical notation, falling through the air. The background is a plain, light-colored wall. In the top left corner, there is a solid teal square.

INABA Mayumi

LA VALSE SANS FIN



Éditions Picquier

INABA Mayumi

LA VALSE SANS FIN

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu



Éditions Picquier

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PICQUIER

20 ans avec mon chat
La Péninsule aux 24 saisons

Titre original : *Endless Waltz*

© 1992, Yuji Hirano

All rights reserved.

First published in Japan by KAWADE SHOBO SHINSHA Ltd.

Publishers, Tokyo.

French translation rights arranged with KAWADE SHOBO SHINSHA Ltd.

Publishers, through le Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

© 2019, Editions Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.com

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1432-6

FÉVRIER 1986

*Ainsi je suis assise, morte. Puis je m'allongerai.
Le roulement du train retentit dans mes oreilles.
C'est le départ, le départ!*

SYLVIA PLATH

Aujourd'hui encore, j'ai vu Kaoru.

Voilà plus de sept ans qu'il est mort mais je continue à passer mes nuits avec lui. Adossé à un mur de la chambre, la tête légèrement penchée selon son habitude, les paupières lourdes, il garde les yeux fixés sur moi.

« Tu n'as pas froid ? » demande-t-il. Je secoue la tête en silence. C'est lui qui a froid. La plupart du temps, il se tient ramassé sur lui-même, sans doute à cause de la drogue. Ou peut-être la fièvre qui le dévore de l'intérieur lui prend-elle toute sa chaleur... Quand je l'ai rencontré pour la première fois, il avait déjà ces yeux frileux, déjà cette allure fébrile. Chaque soir, avec le même visage qu'alors, il fait son apparition chez moi.

Vêtu de son habituel jean, avec un tee-shirt blanc fatigué. Aux pieds les knickers qu'il préférait et qu'il a portées pendant des années. Il a murmuré : « Tu fais fausse route. »

Kaoru. Qu'attendait-il de moi ? Courir sans s'arrêter. Il répétait toujours que ce qui comptait, c'était la vitesse, n'empêche qu'il ne m'a jamais appris le moyen de ne jamais ralentir.

« Tu n'as pas froid ? On dirait que tu trembles », dit-il encore une fois.

Il est resté quelque temps appuyé contre le mur dans la même position, sans me quitter des yeux, comme s'il voulait scruter ce qui se passait dans mon cœur, puis il s'est effacé doucement. Il m'a semblé que nous étions l'un en face de l'autre depuis des années. Oui, j'avais l'impression que nous nous regardions depuis des dizaines d'années, peut-être même avant notre naissance. Mon corps et mon cœur étaient traversés par des aiguilles. Sans doute cette douleur ne s'éteindra-t-elle jamais. Pendant un certain temps, oui, la souffrance s'effaçait quand je prenais de la drogue, mais je n'en prends plus. Ce n'est pas seulement Kaoru qui a disparu. La fièvre de la rue, les bruits autour de moi, ceux avec qui je partageais la drogue, tout a disparu.

Kaoru a sans doute raison quand il dit que j'ai froid. Je me lève en frissonnant. Il pleut depuis le matin. Je ne me sens pas bien, aujourd'hui encore, je ne suis pas sortie. Mes nerfs réagissent avec trop d'intensité aux bruits et aux odeurs qui viennent de l'extérieur.

La pièce de six tatamis est sombre, à travers la vitre, seule une faible clarté. Quel jour est-on ? Depuis quand ai-je cessé de compter les mois et les jours ? Fait-il doux, fait-il froid, pleut-il ou y a-t-il du soleil, chaque journée s'écoule doucement, sans heurt, les jours se suivent, des jours plats et sans consistance. Je m'en remets à mon corps, je déambule au hasard en faisant semblant de courir. Quel était mon rythme autrefois ? Soudain je m'arrête, en vain, car il m'est impossible de m'en souvenir. A moins que... Et si, trop accoutumée à un rythme accéléré, j'avais fini par ne plus pouvoir marcher à une vitesse normale ?

Le monde me paraît toujours blanc. Non pas de la couleur propre et nette du blanc, mais un blanc si blanc qu'il semble vaporeux et transparent, si flou qu'on peut passer au travers. Il est dénué de chaleur. Je ne sens rien si je le touche. En même temps, stagne toujours en moi une colère d'origine inconnue, que je ne sais où diriger.

Ce n'est pas du désespoir, ce n'est pas non plus de la résignation. Qu'est-ce que cela peut bien être? Je voudrais cerner cet état mais je ne distingue rien. Tout comme je n'ai jamais pu appréhender la fièvre qui habitait Kaoru, seule une agitation nerveuse tourbillonne autour de moi, puis s'éteint.

Peut-être voulais-je saisir la haine à pleines mains? Car si j'étais sans relâche habitée par la haine, je ne savais pas qui je haïssais. A chaque fois que je voyais quelqu'un, je disais: « Je hais Kaoru. Quand je pense à lui, j'ai la chair de poule! » C'était vrai, quand je racontais aux gens la vie que je menais avec Kaoru, je sentais ma peau se hérissier. Mais quand il apparaissait dans ma chambre la nuit, je n'en pouvais plus de l'envie de le serrer dans mes bras. Je n'en finissais pas de l'étreindre de toutes mes forces, de me serrer contre lui. Ce n'était peut-être pas Kaoru que je haïssais, mais comme j'étais incapable d'identifier l'objet de ma haine, il se peut que je l'aie simplement cru.

J'entrouvre les rideaux. Les vitres sales sont mouillées. Les néons de la rue en face ruissellent de gouttes de pluie bleues et transparentes. Les gouttes tracent des lignes multiples avant de tomber. J'ai ouvert la fenêtre. Il neige. A quel moment la pluie s'est-elle donc transformée en neige? Je suis certaine que les flocons n'ont pas cessé de tomber pendant que Kaoru et moi étions l'un en face de l'autre.

Je ne peux pas quitter des yeux ce monde tout blanc. En même temps, je crois entendre de nouveau la voix de Kaoru. Tout en soufflant dans son saxo alto patiné d'un or sale, il répétait les mêmes mots d'une voix pâteuse. Il avait toujours l'air heureux quand il se droguait. Dans ces moments-là, il avait terriblement l'air d'un gamin plein de candeur. Il disait : « J'irai dans le nord. Au pôle nord, là où personne n'est jamais allé. Là où il n'y a pas de chaleur. Effacer le bruit... Créer des sons qui détruisent toute chaleur. »

Voilà pourquoi Kaoru avait tellement froid. Il voulait d'un désir démesuré aller vers le nord, seulement vers le nord. Un lieu sans chaleur, un lieu qui annihile la chaleur... Telle était l'aspiration de Kaoru, il ne souhaitait aller nulle part ailleurs.

Les néons du supermarché en face, la lumière de l'enseigne rose tachetaient çà et là la chaussée blanche. Une étrange paix vient se presser contre moi. La présence de Kaoru m'était palpable, je le sentais près de moi. J'allais même jusqu'à percevoir avec netteté la forme de son corps, ce corps qui tremblait de froid. Malgré moi, les larmes ont jailli.

La neige est belle. Elle efface le bruit. Ce que désirait Kaoru, était-ce cette vague présence immobile et silencieuse ? Je percevais un bruit presque imperceptible, je ne savais d'où il venait, ce n'étaient pas des voix, ce n'était pas non plus le bruit des voitures. C'était un son qui effaçait tous les autres, c'était le son de la neige, oui, c'était la neige.

« J'ai envie de danser, tu veux bien ? Une valse ! » dis-je. Autrefois, j'ai vu en rêve, ou plutôt j'ai eu la vision de Kaoru et moi qui dansions sans jamais nous arrêter. J'étais morte, pourtant je dansais avec légèreté,

sans aucune lassitude. Inexplicablement, j'avais l'illusion de danser avec Kaoru.

J'ai avancé la main, des gouttes de pluie sont tombées de l'encadrement de la fenêtre, mouillant la manche de mon pull-over.

« Si nous dansions, nous n'aurions pas froid, tu sais », dis-je. Mais je sais qu'il ne me sera plus donné de danser dans ce monde avec personne. Pourrais-je danser seule si j'avais de la drogue comme autrefois ?

Je ferme la fenêtre, j'éteins la lumière. Une vague lueur pénètre dans la chambre à travers le rideau. Je ne savais pas que la neige était à ce point lumineuse. Une lueur bleuâtre. Tout en contemplant la vague lumière d'un regard flou, je songe qu'il n'y a plus pour moi de place nulle part en ce monde. Dès le commencement, il n'y a jamais eu de lieu où danser sans fin. J'ai couru, couru encore, encore et toujours sans m'arrêter, mais où suis-je arrivée au juste ? Soudain, il me vient à l'esprit que je suis parvenue dans le nord, ce nord que Kaoru et moi avions toujours à proximité de nous, si proche que nous aurions pu l'atteindre ensemble.

AOÛT 1973

*L'amour est une ombre
Pourchassé, renié, supplié
Ecoute : ce sont ses sabots : il s'est sauvé, ce cheval*

SYLVIA PLATH

Le crépuscule humide de l'été emplissait les rues. La puanteur des déchets, une ombre collante semblable à du vieux linge qui n'arrive pas à sécher s'agglutinait au corps.

Aujourd'hui aussi, j'ai passé toute la journée plus ou moins dans le brouillard. Au réveil, j'avais un goût amer dans la bouche, tout ce qui m'entourait me semblait trouble et pesant. Le désespoir au cœur, j'ai secoué la tête avec violence. C'est toujours la même chose. Quand vient le matin, je ne me rappelle plus combien de comprimés j'ai avalés. Avec une cigarette ou un café, ou encore en marchant dans la rue, il m'arrive d'avaler tantôt deux, tantôt trois de ces petits comprimés blancs ou roses. La maîtrise de soi, la méfiance s'en vont d'elles-mêmes. C'est sans doute ce qui fait que j'ai toujours l'air hébétée.

Le matin d'un jour où j'ai forcé la dose, une violente tristesse me submerge. La langue râpeuse, le voile grisâtre qui recouvre mon cerveau se dilue intégralement, et j'ai l'impression que jamais je ne pourrai revenir en arrière. Pour oublier cette sensation, ma

main fébrile fouille dans ma poche ou dans mon sac à la recherche de la boîte de comprimés.

Les rues étaient envahies de filles en short, un magasin de disques recommandait une chanson un peu passée de mode qu'interprétait John Denver, *Take Me Home, Country Roads*. Les téléviseurs en devanture diffusaient une publicité pour une bouteille thermos dernier cri. Moi, je me frayais un passage tout comme j'aurais nagé.

Hier soir aussi, c'était comme ça. J'étais sortie, la tête lourde, je suis allée dans un café, j'ai tenu là plusieurs heures, obligée de subir la musique rock qui passait, ensuite j'ai erré dans la rue où se trouve la mairie de Shinjuku, avant de pousser la porte de chez *Anny*. A cette heure-là, j'avais oublié depuis longtemps mon mal-être, j'éprouvais une ivresse agréable. J'avais perdu le souvenir de la quantité de cachets que j'avais pris, j'étais plongée dans une euphorie qui me donnait le désir que cette ivresse ne connaisse pas de fin. Au hasard des petites rues inextricables imprégnées d'odeurs, mes pas incertains ont foulé avec nostalgie ce quartier qui sentait les latrines.

En entrant chez *Anny*, j'avais les bras en sueur, je serrais vigoureusement dans ma paume plusieurs comprimés. J'ai avancé mes lèvres écarlates pour répondre aux cris de bienvenue dont on m'accueillait, sans pouvoir m'empêcher de lancer des sourires à Yô, à Eiko.

« Ça a l'air d'aller, on dirait ! » lance Yô derrière son comptoir. Il travaille ici à temps partiel. Il est si beau qu'on le prendrait pour un acteur. Il a les cheveux souples et frisés et le front de Warren Beatty dans *Bonnie and Clyde*.

J'ai fait la connaissance de Yô dans un tout petit théâtre à Ikebukuro. Je ne sais pas pourquoi, on l'appelait Pierrot, il récitait de médiocres poèmes de sa composition. Il portait un pull noir à col roulé sur un pantalon moulant, noir aussi, et cette tenue lui allait si bien qu'on en avait la chair de poule. Quand il lisait ses poèmes, des rides nerveuses venaient plisser son front blanc comme de petites vagues, il avait le don d'arborer une expression tragique.

Le soir où je l'ai vu pour la première fois, je l'ai aimé dans l'instant et je me suis retrouvée à la sortie en train de lui donner mon numéro de téléphone. Je ne me rappelle plus combien de fois nous avons couché ensemble, mais maintenant c'est juste un ami. Avoir pour ami un homme avec qui on a fait l'amour tant et plus... J'en ai plusieurs autour de moi. Avec les hommes, c'est toujours moi qui ai envie en premier, et c'est toujours moi aussi qu'on oublie ou qu'on quitte. Je me souviens de la sensation à la fois douloureuse et douce à l'instant de la séparation et je renouvelle l'expérience avec un autre homme. Quelqu'un a dit que la vie était un métronome, mais personne ne sait comment arrêter son mouvement.

A côté de Yô se tenait Eiko, déjà ivre. Nous mêlons nos doigts sur le comptoir.

« D'où ça vient, ce truc ? »

— Harajuku. »

Eiko lance un regard rapide en direction du creux de ma main, sa bouche dessine un sourire satisfait. Quand une toxico professionnelle vous regarde en souriant, c'est en général la preuve que le produit l'intéresse. Elle s'est emparée d'un comprimé, l'a croqué d'un coup de dents, avant de froncer les sourcils.

« On dirait que c'est pas mauvais. La boutique fait des petits prix, dis donc.

— C'est en fonction de la tête du client. »

En même temps, j'évoque le visage blafard de l'employée entre deux âges de la pharmacie qui se trouve dans une petite rue derrière. Ce n'est pas la première fois que je vais dans cette officine qui ne paie pas de mine. Sûrement, elle doit se souvenir de cette cliente qui lui achète des tonnes de somnifères et de décontractants musculaires, mais son visage est toujours sans expression. Hymoor, Hyminal, Optalidon, Nibrol, Normorest, Brovalin, etc. Sans doute mon corps a-t-il absorbé une trop grande quantité de poudre blanche ou rose, je me sens flasque et boursofflée. Mais quand je demande à la femme : « Cent vingt comprimés de Somanil, s'il vous plaît », jamais elle n'a un froncement de sourcils, jamais elle ne me dévisage avec insistance. Elle fait comme si elle ne me voyait pas et, détournant les yeux, du fond d'une étagère, sans rien dire, elle ramène la quantité exacte que j'ai demandée. A chaque fois, je suis envahie par une étrange irritation frustrée qui me fait regretter de ne pas avoir acheté une ou deux boîtes de plus.

Une fois que les comprimés blancs sont passés du creux de ma main dans celle d'Eiko, une conversation insignifiante se met en mouvement, comme d'habitude. L'homme de la veille, celui de la semaine d'avant, celui qu'on a plaqué, celui avec qui on a envie de coucher, la forme des dessous qui nous plaît, nos mères qui sont belles mais qu'on n'a aucune envie de faire connaître aux autres, les rapports entre traumatismes freudiens et dysfonctionnement de l'organisme. Nos propos étaient parfaitement décousus. Des rires venaient se mêler à notre conversation sans